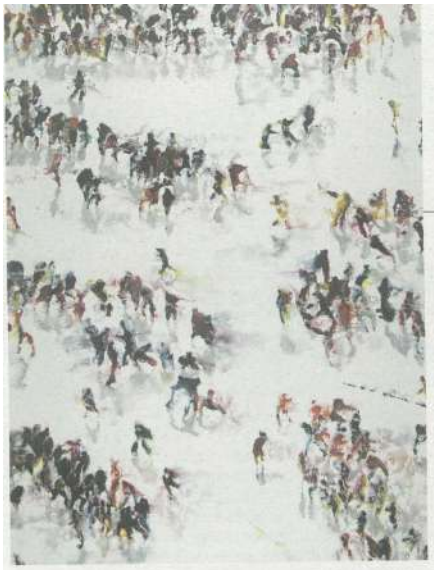
PHILIPPE COGNÉE

LIBÉRATION, 25 mars 2023



Ecrasé par la chaleur, n°3 et *Entre chien et loup* (1957) de Philippe Cognée. TEMPLON. PHILIPPE COGNÉE. ADAGP

IMAGES/

Expo/ Philippe Cognée, matières grâces

Exposé dans deux musées parisiens, le peintre déploie ses paysages et végétaux dans de superbes toiles travaillées à la cire, où semblent se diluer les limites entre les éléments.

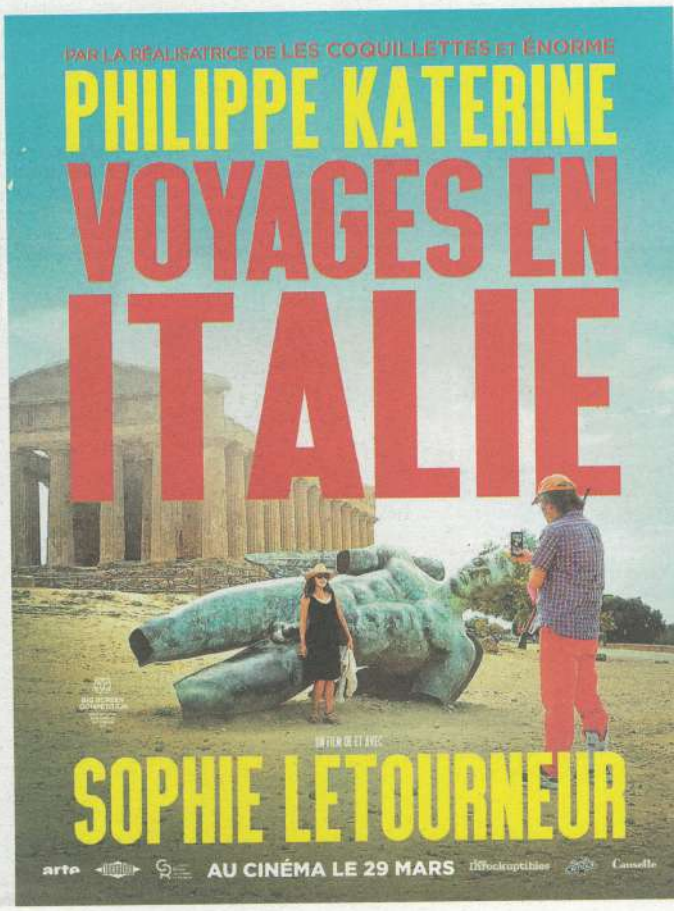
Philippe Cognée est, depuis le milieu des années 90, l'artiste d'un procédé glissant qui a pour résultat de faire apparaître sur le tableau un motif qui ne reste pas en place, perd son sang-froid avant de se préciser un minimum si on s'écarte de quelques pas. Les nouvelles toiles présentées à Paris, au musée de l'Orangerie et au musée Bourdelle, qui vient de réouvrir après deux ans de travaux, sont branchées sur le même courant alternatif. Qui tient son énergie de l'usage que l'artiste fait de la peinture à l'encaustique, c'est-à-dire de celle où le liant consiste en de la cire d'abeille. Une fois l'image figurée, une fois le tableau peint, le boulot n'est pas fini. L'artiste applique à la surface un coup de fer à repasser. Chauffée à blanc, la texture picturale s'est assouplie, a glissé, a plissé et floué les contours et les formes qui avaient été installées à la surface. Ce remue-ménage ne vire pas au déblayage.

Flou. Cognée fait ça tout en douceur, si bien que le motif reste identifiable (à condition de prendre un peu de recul). N'empêche la surface, qui semble molle et meuble, grasse et replète, a emporté dans sa fonte une partie du sujet peint. Le tableau a subi comme un glissement de terrain et les paysages, les fleurs, les foules qu'il figure nous arrive d'un peu plus loin, depuis un endroit plus reculé, plus intérieur, comme retenu par la peinture elle-même. C'est flou, mais pas n'importe quel flou. Pas le flou photographique d'un Gerhard Richter par exemple, plutôt le flou qu'induit la buée sur une vitre ou qui nimbe l'apparition d'un mirage dans le désert. Un flou chaud et moite.

Ecrasé par la chaleur. C'est ainsi le titre que Philippe Cognée a donné à trois des toiles accrochées à l'Orangerie. De minuscules silhouettes vaguement filiformes, brouillonnes surtout, y essaiment en ligne, en diagonale, en cercle ou en grappe. Bleuâtres, rougeâtres avec des ombres jaunes ou grises qui débordent, accablées donc d'une palette qui s'est emmêlé les couleurs, elles semblent gesticuler sur un fond blanc neigeux. Le feu qui les écrase, c'est celui de la peinture, cuite par la main de fer de l'artiste qui n'hésite pas à gâcher la scène, à brouiller les pistes et le motif initial. Les foules d'êtres hagards qu'on croit discerner dans ses toiles (à moins que ce ne soient des insectes, des pèlerins, des skieurs, des fêtards, des feuilles mortes qui volent au vent ?) peuvent aujourd'hui figurer mille et une choses, mais surtout peut-être son burn-out.

Car en 2023, l'art de la peinture pavoise fièrement sur toutes les cimaises des musées, des galeries, des foires et des salles de ventes. Il y en a partout, trop partout. Ce dont se réjouit, en se mouchant du coude, le Mo.Co, à Montpellier, qui montre en ce moment un show consacré à la «vitalité de la jeune peinture figurative française», au titre (et à la profession de foi) épique et vengeur: «Immortelle». La peinture de Cognée n'a rien à voir avec ces œillères. Il se tient à la frontière du visible et de l'invisible, du fumeux et du boueux, du feu et de la cendre. *Entre chien et loup,* à l'Orangerie encore, toile imposante par son format, plonge dans une dense forêt de troncs noirs et de branches couvertes de neige. De près, nez collé au tableau, on croit respirer l'humidité du sous-bois, la moisissure, la literie des feuilles mortes. On avance dans le noir, dans les replis de la surface cireuse qui fait des grumeaux.

Chiffonnades. Ces aspérités sont loin d'être abjectes. Cognée pétrit sa pâte et son sujet avec tendresse et un peu de tristesse. Il ne s'agit pas d'en faire trop dans la matière mais de la laisser reprendre du poil de la bête sur la surface des images et du monde. De rendre au motif ces autres qualités qui ne peuvent être que visuelles. D'où, au musée Bourdelle, cette série, ébouriffantes, de peintures de fleurs représentées de si près qu'on en voit les nervures, les pelures, les pétales comme si c'était là de la chair, comme si c'était des bœufs écorchés. Les pétales de ces pivoines ou de ces amaryllis occupent tout le cadre et en imposent. Ils sont pourtant flétris et fanés. Leur texture, poilue, veloutée, n'en est pas moins savoureuse. Ces chiffonnades végétales, inidentifiables de près à cause du coup de pinceau et de chaud que leur a infligé Cognée, semblent emblématiques d'une des réussites de cet art, qui travaille à diluer les limites entre les éléments – l'air, le feu, l'eau, la terre et ce qui y pousse – et les genres picturaux – de la nature morte à l'abstraction.

JUDICAËL LAVRADOR

PHILIPPE COGNÉE
LA PEINTURE D'APRÈS
au musée Bourdelle à Paris, jusqu'au 16 juillet.
PHILIPPE COGNÉE
au musée de l'Orangerie à Paris, jusqu'au 4 septembre.